

Garrigou revient sur un autre instrument permettant aux hommes politiques et aux journalistes politiques d'imposer leur vision du monde : le sondage d'opinion publique. Il s'attaque à cette situation paradoxale : l'usage massif des sondages à un moment où cette technique pose de sérieux problèmes quant à sa méthode. Cette situation est révélatrice des mutations du système démocratique transformé en « régime d'opinion ».

La fiabilité des sondages électoraux, fondés sur des votes réels, fait oublier les problèmes que pose le sondage au niveau de sa méthode. En effet, côté sondeurs, la logique de rentabilité économique pousse ces derniers à adopter des techniques de plus en plus simples (enquêtes téléphoniques) ; côté sondés, la banalisation du sondage, les changements de mode de vie (comme l'usage des téléphones portables et le système de filtrage des appels) ont modifié profondément le comportement des enquêtés qui répondent de moins en moins aux questionnaires (un appel sur dix aboutit). L'ampleur de ces refus est telle que les méthodes de correction se révèlent inefficaces remettant ainsi en cause la représentativité de l'échantillon et la fiabilité des résultats. Mais, « peu importe l'exactitude pourvu qu'il y ait de la mesure » (p. 126). Le sondage est une technique de légitimation politique dans un régime gouverné par l'opinion, et l'opinion publique, qui n'est en réalité que le reflet des opinions de ses commanditaires (hommes politiques et journalistes), joue le rôle d'une boussole permettant aux hommes politiques de se repérer dans l'espace politique, d'évaluer les positions des uns et des autres afin de développer des stratégies et d'anticiper les actions.

Amina Lasfar

ISCEA/CRAPE, université Rennes 1
amina.lasfar@uco.fr

Sophie MOIRAND, *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre.*

Paris, Presses universitaires de France, coll. Linguistique nouvelle, 2007, 179 p.

L'analyse de discours (AD) a trente ans. Née chez des linguistes qui osèrent rompre avec la tradition saussurienne et s'aventurèrent sur le terrain des performances, elle a non seulement renouvelé la recherche en sciences du langage mais conféré une sorte de désuétude à la classique analyse de contenu qui en tenait lieu dans la plupart des sciences humaines et sociales (SHS). Rappelons que Ferdinand de Saussure (*Cours de linguistique générale*, Paris,

Payot, [1916] 1971, p. 30) avait assigné une fois pour toutes à la linguistique la mission d'étudier la langue en tant que « trésor » partagé par une communauté de locuteurs : « Si nous pouvions embrasser la somme des images verbales emmagasinées chez tous les individus, nous toucherions le lien social qui constitue la langue. C'est un trésor déposé par la pratique de la parole dans les sujets appartenant à une même communauté, un système grammatical existant virtuellement dans chaque cerveau, ou plus exactement dans les cerveaux d'un ensemble d'individus ; car la langue n'est complète dans aucun, elle n'existe parfaitement que dans la masse ». Il ne s'agissait alors que de décrire les propriétés formelles d'une langue quasi abstraite, censée être parlée par tous, sans tenir compte des tournures individuelles et de son actualisation dans des situations de communication spécifiques.

Considérer que l'univers des performances et des discours individualisés pouvait lui aussi faire l'objet de régularités analysables selon des méthodes proches de celles élaborées pour étudier les langues, tel a été le projet des pionniers de l'AD. On sait que l'émergence de l'AD s'est faite en plusieurs temps : par l'étude du lexique (la notion de langue de spécialité), puis avec les théories de l'énonciation (l'analyse des marques formelles des actants et de la situation de communication dans l'énoncé), et enfin avec ce que l'on appelle la pragmatique (l'analyse des interactions compte tenu du contexte et de la nature de l'échange). Pour aller vite, on pourrait faire remarquer que la grande rupture entre la tradition saussurienne et l'AD tient à la volonté de la seconde d'intégrer plus ou moins complètement le plan extralinguistique dans l'analyse du fonctionnement de la langue. Intégrer l'analyse des caractéristiques individuelles, économiques, sociales ou psychologiques et le contexte (au sens des conditions de production ou de la nature de l'échange communicationnel) à l'étude des langues a longtemps été la chasse gardée d'une branche de la linguistique appelée la sociolinguistique.

Mais celle-ci n'a fait qu'un emploi très timide du projet d'intégration de la dimension extralinguistique dans l'étude des langues elles-mêmes. Elle s'est contentée de produire une linguistique comparatiste ou différentielle en enregistrant des formes lexicales ou syntaxiques produites dans des modalités de communication très stables et rarement étudiées pour elles-mêmes et en profondeur. Quand on s'intéresse aux langues régionales ou au parler français au Québec ou en Louisiane, on considère

que la situation géographique ou socioéconomique est une sorte d'invariant qui va de soi, stable et extérieur à la recherche.

Cependant, on notera que c'est la sociolinguistique qui a contribué à faire de l'étape de la construction du corpus une phase essentielle de la recherche. Alors que, dans la linguistique générale, le corpus étudié est secondaire, le sociolinguiste est un chercheur de terrain qui enquête dans le corps social et a besoin au minimum d'informateurs qui le conseillent et le guident. Ils collaborent (directement ou indirectement) à la recherche pour témoigner et apporter les matériaux qui deviendront l'objet d'étude proprement dit.

La sociolinguistique, par l'attention qu'elle a d'emblée accordée à la variabilité des conditions de production d'une langue et à l'étendue de ses altérations, a réellement rendu possible l'apparition de l'AD, la principale innovation linguistique que les SHS reprendront à leur compte et tout particulièrement les sciences de l'information et de la communication (sic) qui en feront assez vite un usage massif. Citons par exemple les travaux pionniers de Maurice Mouillaud et Jean-François Tétu (*Le Journal quotidien*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1989) sur les discours de la presse quotidienne publiés au milieu des années 80. La publication de cet ouvrage marque en fait le début d'un compagnonnage entre linguistes et chercheurs en communication qui se poursuit encore aujourd'hui. Et c'est en quelque sorte à sa lumière qu'on voudrait revenir sur cet ouvrage publié par un linguiste qui, au contraire de beaucoup de ses collègues, lit et connaît les travaux des chercheurs en communication.

Sophie Moirand est connue pour ses travaux sur la presse et les magazines. Dès son doctorat, elle avait analysé un vaste corpus d'articles publiés dans la revue fétiche des enseignants de « français langue étrangère » (*Une Histoire de discours. Une analyse des discours de la revue « Le Français dans le monde », 1961-1981*, Paris, Hachette, 1988). Puis, dans le cadre de son laboratoire de la Sorbonne (CEDISCOR-SYLED), elle a mis en évidence ce qu'elle a nommé les traces de didacticité dans les articles de la presse quotidienne avant d'explorer l'argumentation. Ainsi s'est-elle rapprochée, en tout cas par ses centres d'intérêt, des chercheurs en sic qui s'intéressent à la vulgarisation scientifique et à la sociodiffusion des sciences et des techniques. À une occasion au moins, elle a tenté de formaliser ce rapprochement en montrant parfaitement ce que peuvent apporter

l'une à l'autre ces deux disciplines (Sophie Moirand, « De la médiation à la médiatisation des faits scientifiques et techniques : où en est l'analyse du discours ? », in : Actes du colloque *Sciences, médias, sociétés*, 2005, accès : http://sciences-medias.ens-lsh.fr/article.php?id_article=59).

On doit à Sophie Moirand plusieurs innovations dans la conduite des recherches dans ce secteur car elle possède, contrairement à d'autres chercheurs, un avantage non négligeable : sa formation scientifique initiale lui donne une grande sûreté dans l'analyse des matériaux de culture scientifique et technique et elle n'hésite pas à confronter les textes originaux rédigés par des spécialistes (les articles ésoériques primaires) à tous les écrits de seconde (voire troisième) main qui s'inspirent de ces textes sources.

Parmi les innovations qu'elle a su exploiter, l'une des plus fécondes est l'approche macrostructurelle de l'aire scripturale et la finesse avec laquelle elle étudie la structure éclatée de l'information sur la page du quotidien ou du magazine. Elle a su aussi réaliser une excellente synthèse des travaux sur les mécanismes de reformulation qui ont été mis au jour par différents chercheurs et en particulier Marie-Françoise Mortureux (« Les vocabulaires scientifiques et techniques », *Les Carnets du CEDISCOR*, 3, pp. 14-25). Elle les repère et les analyse avec une grande sûreté et avec une subtilité remarquable sans confondre par exemple les figures de discours créées par des médiateurs avec celles qui sont déjà actives dans les lexiques de spécialité.

Un autre trait innovant dans son travail est le mode de construction du corpus et la lecture-analyse transversale d'un large intertexte de presse non spécialisée que Sophie Moirand réunit à fin d'analyse. Ainsi observe-t-elle et met-elle en évidence l'apparition et la rigidification d'un certain nombre de formules qui, à elles seules, signifieront dans les médias l'évocation d'une thématique STS objet de débats et de controverses comme celles de *la-vache-folle* ou des *organismes-génétiquement-manipulés* (avec l'acronyme OGM). Au contraire des usages qui consistent à prélever au sein du discours des fragments-preuves des travers que l'on veut stigmatiser dans les pratiques médiatiques de sociodiffusion des sciences et des techniques, les relevés systématiques et l'évolution intradiscursive de ces pivots expressifs au fil du texte permettent à Sophie Moirand de repérer ces figements et la généralisation en train de se faire.

Ces modes de dire, en des expressions rigides et figées, tout un pan complexe d'un thème technoscientifique, contribuent évidemment à en faciliter la mémorisation et, au-delà, à façonner des représentations sociales, certes superficielles et réductrices, mais qui favorisent le travail de communication. Pour les journalistes, qui les reprennent paresseusement et par commodité (inutile de se documenter ou de chercher à approfondir). Et pour les lecteurs chez qui elles embrayent sur un sens certes banal ou trivial mais non équivoque.

Toutefois, c'est à propos de la dimension éminemment politique que l'apport de ce travail est le plus original. Fidèle à l'intertextualité bakhtinienne et au célèbre *dialogisme* dont il a été l'inventeur, elle repère avec une grande sûreté les enjeux socio-politiques latents ou explicites des textes publiés dans la presse quotidienne comme dans les magazines (voir Jean Peytard, *Mikhaïl Bakhtine. Dialogisme et analyse du discours*, Paris, Bertrand Lacoste, 1995). Soulignons cependant que c'est moins l'habileté rhétorique et les savoir-faire en matière d'analyse de discours que la lucidité et la culture du chercheur qui permettent de mettre au jour le politique masqué y compris dans les explications à caractère prétendument pédagogiques.

Daniel Jacobi

LCC, université d'Avignon et des Pays du Vaucluse
daniel.jacobi@univ-avignon.fr

Andy Ruddock, *Investigating Audiences*.

London, Sage Publications Ltd, 2007, 185 p.

Andy Ruddock est un chercheur britannique que l'on ne rencontre pas fréquemment dans les bibliographies de publications francophones sur les publics. Pourtant, dans le monde anglo-saxon, cet enseignant de l'université de Monash (Australie) est reconnu pour ses nombreuses enquêtes sur la réception des médias. Familier des *Cultural Studies*, il a rédigé en 2001 une réflexion critique sur les recherches concernant les publics (*Understanding Audiences* [Comprendre les publics], London, Sage Publications), une démarche qu'il poursuit en 2007 avec la publication d'*Investigating Audiences* [Enquêter sur les publics]. De quoi s'agit-il ?

Précisons d'emblée l'étendue que recouvre la notion « Audiences » dans la langue anglaise, puisque l'ouvrage traite de toutes les formes de publics, pas seulement médiatiques. En passant en revue les principales problématiques afférentes à ce champ,

l'auteur propose un programme de recherche articulé autour de trois idées (voir *infra*) : le tout est illustré par quantité de données issues d'enquêtes empiriques récentes, conduites par Andy Ruddock ainsi que par ses pairs. Ces dernières n'ont pas ou peu circulé dans l'Hexagone, ce qui constitue l'un des nombreux apports de cet ouvrage. En effet, si, en tant que lecteur francophone, on retrouve quelques références théoriques familières, notamment sur l'histoire des recherches sur la réception (avec les incontournables écrits de Stuart Hall, Elihu Katz, Karl Lazarsfeld, Janis A. Radway...), la plupart des noms figurant dans la bibliographie ne sont pas ou peu connus. Ce qui signifie que ce livre offre un panorama détaillé de l'actualité des travaux dans le monde anglo-saxon, ainsi que des ouvertures théoriques et méthodologiques pour ceux qui souhaiteraient renouveler les perspectives de recherche de ce domaine.

Un premier versant de la thèse défendue par Andy Ruddock porte sur la notion de contexte, au sens de « cadre » goffmanien (*frame*). Le contexte de réalisation d'une investigation a une incidence sur la nature des données recueillies et la manière dont elles sont exploitées : l'environnement social, historique et culturel de l'enquêteur « inevitably plays a part in the formulation and operationalization of research questions » [joue un rôle dans la formulation et la mise en œuvre des problématiques, de manière inévitable] (p.24). Pour illustrer ce propos, l'auteur prend appui sur l'antagonisme notoire entre tenants des *Uses & Gratifications researchs* et *Cultural Studies* (chapitre 1, pp.20-22) : à la fin des années 70, les chercheurs britanniques ont reproché aux enquêtes sur les effets limités des médias d'être elles-mêmes limitées et non abouties. Autre élément de critique : les sondages réalisés n'ont pas permis de distinguer les multiples variations dans les processus de décision étudiés (ces processus sont différents selon la nature de la décision qui est à prendre selon Todd Gitlin). Plus récemment, nous apprend Andy Ruddock, Elihu Katz et Elisabeth Noelle-Neumann ont identifié dans la biographie de Paul Lazarsfeld deux éléments qui permettent d'éclairer ces lacunes : l'un d'ordre économique (manque de financements pour poursuivre les recherches), l'autre d'ordre personnel (le parcours de Paul Lazarsfeld révèle une personnalité peu rigoureuse sur le plan méthodologique). Dès lors, les insuffisances pointées ont une valeur heuristique moindre. Cette problématique de la posture du chercheur – qui n'est pourtant pas spécifique au champ de recherche sur les publics – semble préoccuper particulièrement Andy Ruddock.